

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

LES COUTURIÈRES avaient rêvé tant de « collant » pour leurs toilettes qu'elles ont commencé par tendre les robes avec des cordons afin d'en rejeter l'ampleur derrière. Mais comme les jupons s'écartaient au-dessous des attaches, elles ont inventé les coulisses resserrant les sous-jupes vers le milieu de la traine; puis elles ont appliqué le même système aux robes, reliant les deux coulisses par des cordons, ce qui était déjà un supplice. Malgré tout cet attirail, les couturières ne dormaient qu'à moitié, occupées qu'elles étaient à chercher un martyre plus complet pour les dames. Enfin, la chose a été découverte sous la forme d'un élastique très-dur, que l'on fixe d'un genou à l'autre au moyen des jarretières, ce qui ne permet plus le moindre écart. Ce sont les couturières qui sont heureuses..... mais quelle gêne pour leurs clientes! Les jupons, il est vrai, conservent toute l'intégrité de leurs draperies, et la robe fourreau a pu venir au monde!

Ce modèle, autour duquel on a fait assez de bruit, n'est autre chose qu'une robe princesse fort collante du buste, à la façon de la cuirasse, ondulant seulement vers la traine. Nous n'en avons pas encore parlé, parce qu'il n'entre point dans nos idées de prôner ce qui nous semble de mauvais goût; la robe fourreau nous paraissant inconvenante, nous jugions qu'il serait toujours assez tôt de nous en occuper. Donc, si nous nous sommes ravisée aujourd'hui, c'est surtout pour la critiquer.

Nous préférons recommander aux femmes élégantes le beau paletot russe en loutre, entouré de larges bandes de castor argenté; sa doublure de satin, toute capitonnée, en fait le vêtement le plus riche qu'il soit possible de porter en hiver.

Une idée à laquelle nous applaudissons, c'est pour les grandes maisons de couture d'avoir attaché à leur personnel un coupeur exclusivement employé pour tailler les costumes d'amazone, les paletots, ulsters, etc., — tous les vêtements, en un mot, qui affectent le caractère un peu masculin de ce genre de modes,

exigent une coupe irréprochable, et pour lesquelles la main d'une femme n'a pas l'assurance voulue.

Quand on adopte un genre on ne saurait trop en prendre... Ainsi raisonnent sans doute les LINGÈRES. Lorsque la dentelle torchon a paru, ces dames

en ont d'abord fait fi; ce n'est qu'après avoir vu les couturières en tirer un excellent parti, comme garniture de robes, qu'elles ont pensé pouvoir l'utiliser à leur tour. Aujourd'hui, linge de ménage, linge de corps et lingerie, tout invariablement se montre orné de la dentelle susdite. Il est vrai que, depuis le début de cette dentelle nouvellement née, sa beauté s'est considérablement accrue. A cette heure, il y a des dentelles torchon d'une finesse égale à celle de la plus belle valenciennes.

Pour les jupons de basin et de calicot, on emploie la dentelle torchon épaisse; les chemises de nuit, au contraire, les camisoles, les bonnets de nuit, — il y a des femmes qui ne peuvent s'en passer! — la chemise de jour, le pantalon, le dessus de corset, etc., veulent une dentelle plus fine. Quant à la lingerie (cols, bonnets et manchettes), on ne peut utiliser cette garniture que si elle mérite réellement son nom de dentelle.

La valenciennes continue à l'emporter en élégance pour les garnitures de trousseau; on lui adjoint parfois le plissé de baliste ou nansouk, ce qui est d'un effet plus riche.

Décidément le foulard entre dans toutes les combinaisons de lingerie; on place, du reste, ce tissu à côté de la flanelle, en lui reconnaissant le même principe hygiénique. De là vient sans doute, — et coquetterie à part, — que l'on fait, depuis quelques années, des chemises de jour, des chemises de nuit, des pantalons et des jupons de dessous en foulard. La chose est jolie lorsque les tons choisis sont doux; le blanc, le crème, le bleu et le



P. N° 338. — CHAPEAU Parisien.

Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).

rose très-pâles, nous semblent les seules nuances admissibles. Les garnitures employées sont des volants plissés de même étoffe, ornés de petite valenciennes aux deux bords.

Le chapeau blanc, qu'on avait à peu près abandonné, est maintenant consacré de nouveau par la mode. On le porte pour les cérémonies religieuses et le soir au théâtre; ce qui prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent plus souvent qu'on ne le pense. La modiste doit donc s'occuper spécialement de cette coiffure et elle n'y manque pas; si sa maison est bien achalandée, les chapeaux blancs se montrent orgueilleusement au milieu de la galerie des nouveaux modèles de la saison. Un des plus jolis spécimens que nous ayons vus était en peluche blanche; le fond mou, la passe petite et plate, baissée à la Marie-Stuart. Une bande de plumes blanches bordait celle-ci; sur le côté, émergeant d'un nid de gaze chenillée, une touffe de plumes onduleuses. Des barbes mentonnières en gaze chenillée fermaient le chapeau.

Cette gaze chenillée étant une des nouveautés de la saison, nous en devons la description à nos lectrices: c'est un tissu très-moussueux et fin, à rayures de chenille, que l'on trouve en toute nuance; on l'emploie pour garnir les chapeaux, les coiffures, et l'on en fait aussi de délicieuses cravates. — Le turban, toujours à la mode, se fait avec cette gaze chenillée; il a même, ainsi composé, une couleur orientale bien plus prononcée qu'avec le tulle. Pour que nos nouvelles abonnées ne se trompent pas sur le mot turban, nous répéterons l'explication déjà donnée il y a deux mois environ: on nomme ainsi la disposition d'une écharpe de tulle ou gaze qu'on drape autour d'un chapeau, la croisant derrière et ramenant ensuite les deux bouts, de manière à ce qu'ils fassent l'office de mentonnières devant.

Passant d'un extrême à l'autre, nous constaterons que le chapeau de velours noir conserve sa suprématie d'élégance sévère. Lorsqu'il accompagne un costume de velours noir, nous ne savons point d'ensemble de toilette qui ait plus grand air. Mais pour que ce chapeau soit bien *lui*, nous ne l'admettons que tout en velours, garnitures et brides; du jais et des plumes, seulement pour rompre la monotonie et faire ressortir le ton du noir aux reflets bleuâtres.

Entre ces deux sommités de la coiffure, le chapeau blanc et le chapeau de velours noir, il y a une multitude de classifications de chapeaux d'étoffe et de chapeaux de feutre. Parmi ces derniers, nous signalerons les feutres gris comme une bonne moyenne d'élégance convenant à tous les âges.

« Que votre chevelure ne soit jamais en désordre: c'est surtout la propreté qui nous plaît. Vos grâces dépendent de vos mains; mais il est bien des manières d'en varier la forme; que chacune consulte avant tout son miroir. Un visage allongé demande des cheveux simplement séparés sur le front: c'était la coiffure de Laodamie. Un nœud léger sur le sommet de la tête et qui laisse les oreilles découvertes sied mieux aux figures arrondies. Celle-ci laissera tomber ses cheveux sur l'une et l'autre épaule, comme Apollon lorsqu'il porte sa lyre; cette autre en relèvera les tresses, à la manière de Diane lorsqu'elle poursuit les bêtes fauves. L'une nous charme par les boucles flottantes de sa chevelure, l'autre par une coiffure serrée et aplatie sur les tempes. L'une se plaît à orner ses cheveux d'une écaille brillante, l'autre à donner aux siens les ondulations des flots. On compterait les glands d'un chêne touffu, les abeilles de l'Hybla, les bêtes qui peuplent les Alpes, plutôt que les parures et les modes nouvelles que chaque jour voit éclore. Il est beaucoup de femmes auxquelles sied une coiffure en apparence négligée: on la croirait d'hier;

elle vient d'être ajustée à l'instant même. L'art doit imiter le hasard. »

Cette traduction des vers d'Ovide sur la coiffure devrait suffire à celles de nos lectrices qui nous interrogent à ce propos, mais elles n'y trouveraient pas sans doute la réponse directe qu'elles attendent de nous. Voici donc ce que nous avons pu recueillir de mieux à ce sujet: — Le bandeau plat sur le front avec la raie un peu de côté; puis tous les cheveux tordus derrière en un gros nœud formant deux belles coques (vraies ou fausses). Une torsade de cheveux supplémentaire, dont les extrémités sont réunies et fixées près du nœud, forme le catogan, et complète ce genre de coiffure qu'on peut facilement exécuter soi-même.

Voici une autre manière: on sépare les cheveux en trois parties, une pour les bandeaux, une pour le haut de la tête derrière, une pour le bas. On ondule les mèches de la raie frontale, des côtés et du bas, ce qui augmente beaucoup le volume des cheveux. Après avoir fait les bandeaux, on les fixe aux cheveux préalablement noués derrière; ce point constitue le centre d'action autour duquel viennent rayonner une infinité de coques. Celles-ci, légèrement crépées, sont épinglées en tous sens, les unes près des autres. Quant à la forme à donner, elle est, en raison du caractère de la figure, ovale ou ronde, mais jamais trop élevée, ni tombante.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 338.

CHAPEAU Parisien. — Feutre gris foncé, de forme timbale. Écharpe en soie brochée, de nuance caroubier, autour de la calotte; cette écharpe, fixée en bas par une boucle d'acier, est drapée dans le haut de manière à former des coques et un chou. Grosse chenille caroubier bordant la passe. Tour de tête en tulle blanc ruché et mentonnières de même étoffe que l'écharpe.

G. N° 679.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET BONNETS. — 1. Bonnet monté, composé d'une calotte en gros tulle noir, recouvert en colimaçon de ruches en surah prune, doublées de ruban de gaze rose; la dernière ruche repose sur une blonde blanche qui fait tour de tête. Une plume grise orne le sommet du bonnet; le pied en est caché par une rose entourée de feuillage; même fleur au-dessous de la plume, avec boucle de ruban prune à bout tombant.

2. Bonnet-coiffure. Chou de dentelle blanche pour le dessus de la tête, avec un groupe de coques en velours gros bleu au milieu; une rose thé avec feuillage est posée en avant des coques. Deux barbes de dentelle partent du chou pour se réunir derrière avec des nœuds de velours bleu à bouts pendants.

3. Nœud de coiffure, pour bonnet ou chapeau, en tulle et blonde plissés ensemble. Un nœud de ruban rose à boucles grimpantes et tombantes complète le tout.

4. Chapeau Cloche, en feutre de soie noire. Ruban de surah rouge disposé sur le côté en coques serrées par un anneau de perles noires dites *clair de lune*. Deux bouts de ruban pareil se drapent autour de la calotte, pour pendre derrière, en passant à travers deux boucles de même nature que la précédente. La passe est doublée de même soie rouge, avec un bandeau de feuillage en velours noir.

5. Chapeau de castor gris, orné de coques de velours violet foncé. Un groupe de chrysanthèmes s'appuie sur des coques plates de même étoffe. Le reste de la calotte est entouré d'un velours violet qui forme des boucles plates et tombantes; un groupe de chrysanthèmes fixe le pied de ces boucles. Mêmes fleurs sur le bandeau de velours violet faisant tour de tête.

Voir les descriptions des autres gravures et annexes à la page 551.



Paris

1370

Honoré

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Robes et Passementerie A. La Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6.

Corsage de P. de Plument, s. Vivienne, 33. *Parfumerie* Oriza de L. Legrand, s. P. Honoré, 207.

Machines à coudre de H. Seeling, B. Sibustopol, 70, et rue N. des Petits Champs, 97.

Magasin de Stationers & Gall

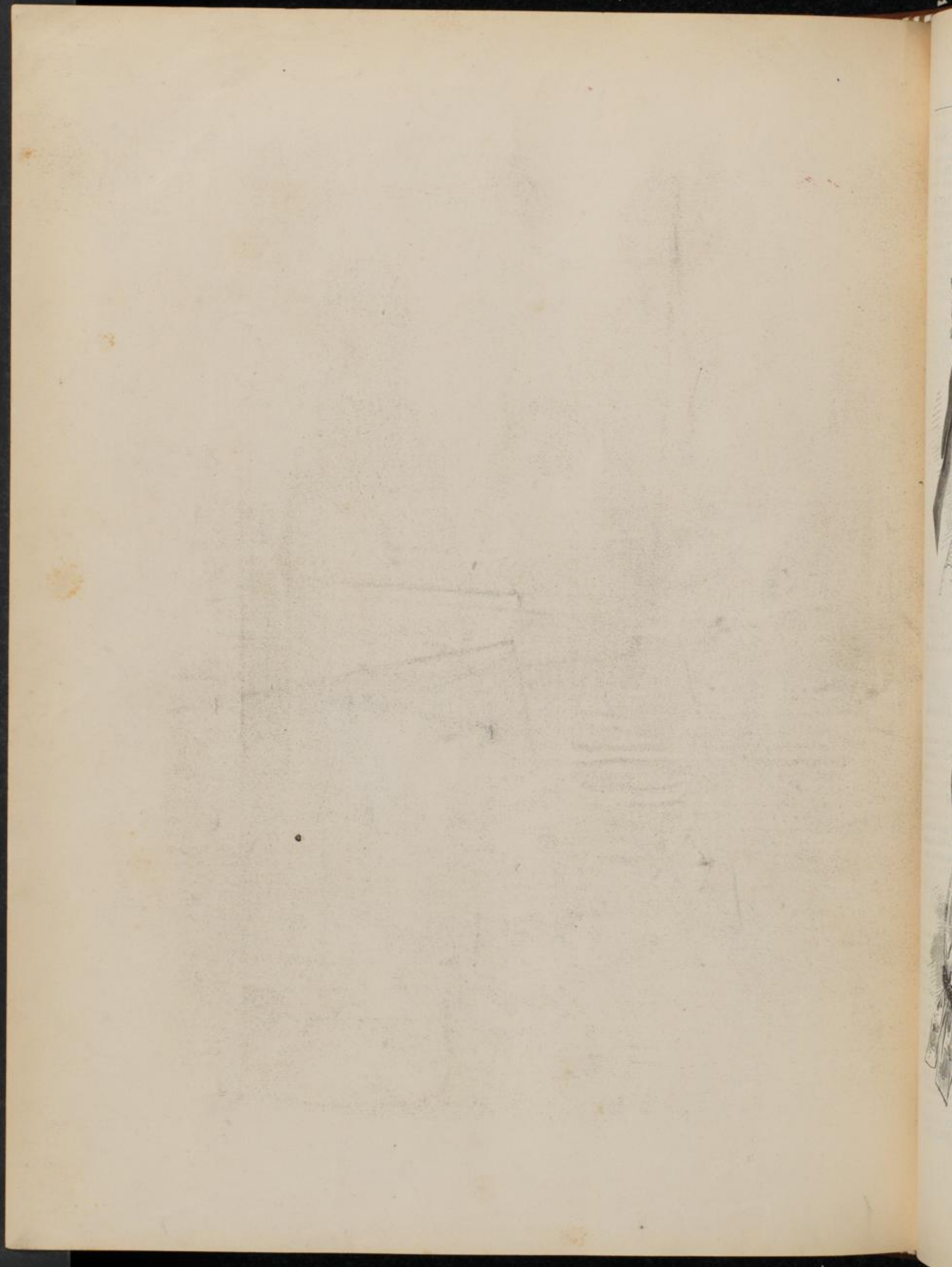


PLANCHE G. N° 679. -- DESCRIPTION, PAGE 542.



MODÈLES DE CHAPEAUX, BONNETS, DÉTAILS DE MODES.

LA LIBERTÉ D'ÊTRE JOLIE

Les chroniqueurs n'en font jamais d'autres! En voici un qui a imaginé de mettre en présence la politique et la mode, pour la plus grande gloire de la République et de la beauté des femmes. La thèse qu'il soutient vaut la peine d'être placée sous les yeux de nos lectrices, intéressées à tout savoir sur ce sujet; nous pourrions leur dire ce que nous en pensons, mais nous tenons à ne point être soupçonnés de vouloir nous occuper ici de ce qui ne nous regarde pas. Nous leur livrons une source de réflexions; qu'elles y puisent sans scrupule et en tirent elles-mêmes la conclusion qu'elles jugeront la meilleure.

R. H.

« Quelqu'un vient de me dire en confidence que cet hiver les femmes porteraient encore les robes-fourreaux, et même plus étroites et plus ajustées que l'an passé, et je m'empresse de vous faire part de cette grande nouvelle. On ne m'a pas formellement recommandé le secret...

» Donc, on continuera à porter les corsages-fourreaux et les jupes plates, et, pour assurer cette aimable platitude, la double jupe est désormais proscrite. Ce sera le triomphe des tailles de nymphes, des hanches mythologiques, l'ère vraiment glorieuse de la perfection du maintien et de la démarche hardie et chaste, au sillage harmonieux et vainqueur... A ce propos, il faut que je dise une vérité, une vérité incontestable, une vérité éminemment utile: c'est que, sous la République, les femmes sont plus jolies que sous n'importe quel régime.

» Et ceci n'est point un paradoxe éclos dans l'hallucination d'un délire démagogique, c'est une vérité solide et démontrable par les seules lumières de l'expérience et du bon sens. Je dis, et je le prouve, qu'au nombre des libertés que la République nous apporte, il y en a une, plus rare qu'on ne le pense: la liberté pour les femmes d'être jolies ou, tout au moins, le droit de ne point s'enlaidir. Niera-t-on que la parure, le goût dans les ajustements, le choix des formes et des couleurs, soient indifférents pour donner tout son prix à la beauté des femmes, pour animer et rehausser leurs grâces? La robe légère d'une entière blancheur, qui fait soupirer les ténors, n'a rien de commun avec « la nature qui toujours embellit la beauté. » C'est l'invention d'une coquetterie raffinée, soumise, comme les plus riches atours, à l'empire de la mode. Eh bien! depuis cinq ans, depuis que la République existe, tout le monde en est frappé, personne ne le conteste: la mode est singulièrement attrayante et avantageuse pour les jolies femmes et même pour les autres, et malgré le mirage trompeur qui colore dans nos souvenirs les impressions des années écoulées, les juges les plus rogués, les esprits les plus atrabilaires sont obligés de convenir que jamais la mode n'a été plus aimable, ses évolutions plus charmantes, ses caprices plus piquants, ses folies plus décentes.

» A qui devons-nous ces bienfaits? A la République, qui rend au libre choix des jolies femmes et des femmes de goût le gouvernement de la mode et l'administration générale du chiffon, — qui les délivre de l'esprit d'imitation servile, si souvent désastreux, que le « bon ton » commande, — qui les soustrait au favoritisme et à la tyrannie des cours, aussi funeste dans le domaine du goût et de la mode que dans le domaine de la politique. Avec la République, plus de candidatures officielles ou officieuses pour la forme des chapeaux et la couleur des cheveux et des rubans plus de patronage, ou plutôt plus de *patron* imposé pour telle ou telle pièce de l'armure féminine. Quand vous voyez dans un pays quelque mode disgracieuse ou ridicule, qui fait honte au goût public, qui détonne comme une fausse note, cherchez la cour: c'est là qu'est la source du mal. C'est là qu'est la femme rousse

qui roussit toutes les chevelures du pays; c'est là que sont les épaules maigres qui font calfeutrer les belles épaules; c'est là que se cachent les vilains pieds, qui inventent l'affreuse crinoline. En vain le goût proteste et s'insurge. L'esprit d'adulation est plus fort et courbe toutes les résistances.

» Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, cela s'est ainsi passé, et de graves historiens nous racontent que les courtisans d'Alexandre-le-Grand se faisaient un devoir d'imiter leur maître en penchant la tête à gauche, et que plus tard, le hideux Caracalla ayant adopté le port de tête du héros de Macédoine, ses courtisans à leur tour se fatiguaient à singer le torticolis du monstre. Que de modistes depuis, que de tailleurs ont infligé à leurs victimes le torticolis de Caracalla!

» Mais ces temps affreux sont bien loin! L'empire de la mode aujourd'hui appartient aux plus belles et aux plus ingénieuses, et voilà pourquoi les femmes sont, sous la République, plus jolies que sous la monarchie. C'est ce qu'il fallait démontrer, et l'auteur ne redoute pas la contradiction.

» PAUL ÉMILE. »

LES LETTRES DE BALZAC

Nous venons de parcourir la *Correspondance de Balzac* tout récemment publiée, et nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une faible idée des détails curieux, des anecdotes intéressantes dont elle fourmille.

Ce Parisien de mœurs, d'esprit, d'inclination, comme l'a si bien dit M. Taine, s'est occupé de tout, a touché à tout, et s'est cru supérieur dans les genres les plus divers. Ce visionnaire a vécu avec ses rêves, les mêlant aux réalités, tantôt rusé comme un procureur et ne négligeant nullement les choses pratiques, tantôt perdant le sens des objets extérieurs jusqu'à ne plus se reconnaître au milieu des rues.

Rien qu'avec sa *Correspondance*, on pourrait écrire sur lui un livre riche en aperçus nouveaux. Ce n'est pas qu'il y soit prodigue en récits développés, mais les traits abondent, le détail surtout est infini.

Voici, par exemple, une consultation qui ne manque pas d'intérêt. La lettre qu'on va lire est adressée à la sœur de l'auteur, M^{me} Surville :

« Toi qui as deux filles à marier, laisse-moi te donner une leçon extrêmement amicale et positive :

» Tu as fait une belle affaire, je suppose; tu as cent mille livres de rente, un château, et tu donnes quatre cent mille francs de dot à chacune de tes filles; naturellement, elles sont très-recherchées, les gens les plus considérables, les fils des meilleures familles demandent Sophie; mais Sophie a rencontré un sculpteur comme David, comme Pradier, elle l'aime et vous l'avez reçu chez vous; il est au château, vous vivez pendant trois ans en famille, et la vie de famille s'est si bien établie, que vous vivez cœur à cœur; rien de caché, tout est à jour, tout est à découvert.

» Alors, vous apprenez que l'état de sculpteur a des chances, que le gouvernement réduit ses commandes, que les travaux s'arrêtent, que l'artiste a eu des dettes, les a payées, mais qu'enfin il doit encore à un marbrier, à des praticiens, et qu'il compte sur son travail pour payer cela. Une lettre d'un frère marié vous révèle que ce frère lutte avec courage pour sa femme et ses enfants, et qu'il est en peine d'une sœur mal mariée qui est à Calcutta dans une profonde misère, ayant une petite place qui suffit à peine à ses besoins; et enfin une autre révélation vous arrive que le sculpteur a une vieille mère à laquelle il est obligé de faire une pension, et qui vit dans un village après avoir eu autrefois une très-belle existence, et cette mère écrit à son fils, qui est David ou Pradier ou Ingres, une lettre où elle le traite comme un gamin, et lui dit qu'elle l'aimera sous condition.

» Suppose encore que, dans ces circonstances, un autre parti se présente. Le jeune homme est bien, il n'est grevé d'aucune dette, il a trente

mille francs de rente et est avocat général. Que font M^{me} Surville et son mari ? Ils voient d'un côté une famille pauvre, un avenir incertain ; ils trouvent des prétextes et Sophie devient femme d'un procureur général avec trente mille livres de rente.

» Le sculpteur remercié se dit : « Que diable ma mère a-t-elle fait en m'écrivant ! Que diable ma sœur de Calcutta faisait-elle de m'écrire sur sa situation ! Que mon frère ne se tenait-il tranquille ! Nous voilà tous bien avancés ; j'avais un mariage qui faisait ma fortune, mais, par-dessus tout, mon bonheur : tout est à vau-l'eau pour des vétilles ! »

» Sache qu'il en est des mariages comme de la crème, qu'un rien, une atmosphère chargée, une odeur fait tourner ; que les mauvais mariages se font avec la plus grande facilité, que les bons veulent des précautions infinies, une attention scrupuleuse, ou qu'on ne se marie pas et que je suis en train de rester garçon. »

L'histoire, malheureusement, ne dit pas quel cas M^{me} Surville fit de ces conseils.

Ch. DAVID.

UNE LUMIÈRE DANS LA NUIT

Nuit noire. Une immensité d'ombre plane sur la ville. Il se fait tard. Les horloges publiques sonnent lentement deux heures. Pendant quelques minutes, la même heure est répétée par cent timbres différents. Il y en a qui sonnent comme des bourdons, graves, sonores, à coups lents et mesurés. D'autres, plus petits, répondent à la voix des grosses horloges par des sonorités aigrelettes, des notes piquées, précipitées, très-aiguës. C'est un concert étrange où les basses alternent avec les soprani. Puis, quand les retardataires ont chanté, tout se tait.

Les rues sont presque désertes. De loin en loin, on distingue seulement deux silhouettes d'hommes qui marchent d'un pas égal et ferme. Ce sont des gardiens de la paix qui font leur ronde.

Si le hasard vous fait traverser la ville à cette heure de la nuit, le grand silence, le calme absolu de la cité si bruyante pendant tout le jour vous impressionnent vivement. Paris endormi a quelque ressemblance avec la mer apaisée, celle que les marins appellent la mer d'huile. Là où l'on a vu la tempête, l'exubérance des forces, la fièvre, on est surpris de ne plus même trouver la vie.

Alors la pensée s'élève. L'œil la suit et va chercher, dans l'étendue du ciel, les clous d'or auxquels s'attachent les rêves humains. Mais le ciel est noir, uniformément noir. Pas d'étoiles.

Quand les étoiles célestes font défaut, il est d'autres étoiles plus rapprochées de nous vers lesquelles nos regards peuvent se diriger. Que de fois je les ai regardées, ces petites étoiles terrestres, ces lumières scintillantes qui brillent toujours quelque part dans la masse indéchiffrable des toits parisiens perdus dans l'ombre ! Que de fois je me suis demandé pourquoi elles ne s'étaient pas endormies comme les autres, à qui elles servaient, quelle veille laborieuse elles trahissaient !

Pour nous qui connaissons les dessous de la vie parisienne, toutes ces étoiles terrestres ont leur intérêt. Nous savons quels drames de travail se jouent dans les petites chambres autour de ces lumières vacillantes. Il y a, là-haut, de pauvres femmes, des mères, qui passeront la nuit pour gagner à la pointe de l'aiguille de quoi nourrir l'enfant qui dort. Il y a de jeunes hommes qui apprennent. Que de nobles ambitions, que d'efforts admirables, que de persévérance, que de vertus vaillantes, que de dévouements on devine s'abritant dans la zone lumineuse de ces lampes ! Que de souvenirs leur éclat nous rappelle ! Nous avons lu les biographies des hommes qui ont marqué dans notre histoire, dans nos arts, dans notre littérature : la plupart de ceux qui ont été grands ont commencé péniblement leur carrière, travaillant le jour pour gagner leur vie, et veillant une partie de la nuit pour conquérir leur talent.

Quand nous voyons tout à coup surgir une œuvre nouvelle, un

beau drame, un beau livre, une belle découverte, nous la saluons, en songeant à la petite étoile du cinquième ou du sixième étage qui a présidé à sa naissance. Celle-là ne brillera plus si haut désormais. Amie des heures pénibles, elle est de celles qui s'évanouissent dans le grand jour du succès.

G. B.-F.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — Après une interruption de six années, nous voici de nouveau en possession d'une scène italienne. Le personnel a été recruté parmi tous les bons artistes qui se trouvaient disponibles en Europe, au moment où sa reconstitution a été décidée. La haute société parisienne pourra donc, de ce côté, reprendre ses habitudes.

La campagne s'est ouverte avec la *Forza del Destino*, une des dernières partitions de Verdi, qu'il a récemment et profondément remaniée, presque refondue.

Les artistes chargés des principaux rôles sont gens de talent qui ont fait leurs preuves. M^{lle} Ermina Borghi-Mamo, la Léonora de la pièce, possède une voix étendue et puissante. Ses notes sont d'une grande justesse.

Le rôle de Preziosilla, la Bohémienne, devait être tenu par M^{lle} Ernestina Parsi ; mais, très-souffrante depuis son arrivée à Paris, cette jeune cantatrice s'est vue contrainte de le céder à M^{lle} Reggiani, qui l'avait étudié à Milan sous la direction du célèbre professeur Ronconi.

Les deux rôles d'hommes, Carlos di Vargas et don Alvaro, sont remplis par deux excellents chanteurs : M. Aramburo, un ténor énergique qui rappelle les excellents ténors des belles époques du Théâtre-Italien, et M. E. Pandolfini, un chanteur correct, de la bonne et vieille école italienne.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Paul Forestier*, de M. Émile Augier, vient de reparaitre à la Comédie-Française ; il y retrouvera le succès qu'il obtint il y a dix ans. C'est le drame le plus hardi d'un homme à qui l'audace est familière. Pour notre part, nous estimons qu'il n'est pas au premier rang parmi les œuvres d'Émile Augier, l'auteur du *Fils de Giboyer* et des *Effrontés* ; mais enfin, c'est de l'Augier, et cela nous laisse encore une bien autre saveur à l'esprit que les ragoûts les plus réussis des faiseurs à la mode.

M^{lle} Favart, ayant autour d'elle M^{lle} Baretta, Délaunay, Got, Coquelin, a fait une rentrée éclatante dans le personnage de M^{me} de Clèves. Cette réapparition la tire de l'ombre où on la tient injustement depuis trop longtemps, et lui fera reprendre, sur une scène où aucune actrice ne l'égale, le rang qu'elle mérite de tenir par les services rendus et par le talent.

OPÉON. — Ce théâtre vient de nous donner, dans la personne du *Grand frère*, de M. Pierre Elzéar, un ouvrage dont le plus grand tort est de n'être pas en un acte. La pièce, à se dérouler en trois actes, a perdu au point de vue de l'intérêt ce qu'elle a gagné en longueur.

Par bonheur, le style a remplacé l'intérêt manquant, le détail des broderies a merveilleusement dissimulé la légèreté du canevas. M. Pierre Elzéar est un vrai poète. A défaut d'une originalité magistrale, ses vers ont de la délicatesse et de la souplesse ; ils coulent de source vive et limpide. On dirait une chanson printanière, faite de roulades et de fioritures.

M^{lle} Hélène Petit tient la partie principale dans ce concert dont l'amour fait les frais, et vraiment elle gazouille à ravir.

Robert HYENNE.



PLANCHE DG N° 694. -- COSTUMES ET CONFECTION
Nouveaux modèles de la maison

D'HIVE
25 et 27



LA SAISON D'HIVER. — DESCRIPTION, PAGE 551.

rue des Jeûneurs, 25 et 27.

LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

IX

Nous revenions à Villerville, mais dans une situation d'esprit bien différente, hélas! de celle du matin. Moi-même, péniblement impressionné par la scène dont je venais d'être le témoin, je me sentais du noir plein l'âme.

Quant à la mère François, affaiblie encore, enfiévrée, tout inquiète, tantôt elle se renfermait dans un morne silence, tantôt elle me regardait à la dérobée, comme désireuse de m'adresser une question qui venait toujours mourir sur ses lèvres.

— Vous m'avez trompée, dit-elle enfin, il est venu... Oh!... vous pouvez parler sans crainte. Après une émotion telle que celle que je viens de supporter, rien maintenant ne saurait me faire de mal, au contraire.

Je sentis qu'elle avait raison : il est de ces douleurs qu'on endort en les ravivant, il est de ces blessures qui ont besoin d'être lavées avec des larmes!

— Eh bien!... oui... répondis-je, mais ce n'est pas tout... quelqu'un se trouvait là qui le connaît, qui vous a connue, qui m'a fait une révélation complète!

— Quelqu'un?

— Ernest T...

— Oh! m'interrompit-elle à ce nom, ne croyez pas tout ce qu'il vous a dit!... C'est un digne garçon, mais sa pitié... son affection pour moi, lui faisaient voir les choses trop à mon avantage. Il vous aura peut-être donné mauvaise opinion de mon fils, et je ne veux pas qu'il en soit ainsi... Non... non... je ne le veux pas!...

L'héroïque mère, tout en me regardant avec une physionomie suppliante, avait posé sa main sur les guides afin de ralentir notre marche, afin que je puisse mieux l'entendre me parler avec son cœur.

Nous arrivions, du reste, au bas d'une côte assez rapide; le cheval se mit de lui-même au petit pas.

— Je vous écoute, mère François, dis-je alors, me tournant vers elle.

— Croyez-moi, commença-t-elle, mon fils est meilleur qu'on ne vous l'a dit. Ah! si vous aviez pu le connaître quand il était enfant... quelle excellente nature! Plus tard, la fortune, le désir de briller, les mauvais conseils l'ont perverti... Mais au fin fond du cœur... j'en suis bien certaine, il aime toujours sa vieille mère! Son seul défaut, voyez-vous bien, c'est un peu trop d'orgueil.

« Eh! mon Dieu! c'est peut-être mon pauvre mari et moi qui le lui avons donné, ce défaut-là... Nous étions si fiers de lui!... Je n'ai donc pas le droit de me plaindre, et je ne me plains pas. Lorsqu'on n'est qu'une espèce de paysanne et qu'on a fait de son fils un grand seigneur, on devient comme qui dirait une tache dans sa vie, une ombre à son soleil... Et ne serait-ce que par amour, on doit se tenir à l'écart.

» J'aurais dû le comprendre plus tôt... c'est de là qu'est venu tout le mal... pourquoi n'en porterais-je pas la peine? Oui... oui... c'est ma faute à moi, je vous le dis, rien que ma faute!... »

Que d'abnégation, que de tendresse, que de générosité maternelle dans cette justification si naïve qu'elle en devenait presque sublime!

— Mais, observai-je après un silence, vous ne me parlez pas de M^{me} la baronne des Genets?

A ce nom, celui de sa plus cruelle ennemie, la pauvre vieille parvint à peine à réprimer un premier mouvement de répulsion, de rancune.

Néanmoins, avec le même accent de mansuétude et de douceur, elle me répondit :

— C'est moi-même qui ai voulu ce mariage... il en est résulté le bonheur de mon fils, voilà l'essentiel. Je lui pardonne, et de toute mon âme, les petits chagrins qu'elle a pu me causer. D'ailleurs une belle-mère et sa bru s'entendent bien rarement, alors surtout qu'elles n'ont pas reçu la même éducation, qu'elles ne sont pas du même monde. C'est tout naturel, ô mon Dieu! c'est dans l'ordre.

— Soit!... Au moins, elle n'est pas de votre sang, celle-là... mais M^{lle} Athénaïs?... votre petite-fille!

A cette dernière attaque, la mère François resta tout d'abord embarrassée. Un hardi mensonge pouvait seul la sortir de là, un de ces traits d'audace comme savent en imaginer les enfants et les vieillards.

— Ma petite fille!... s'écria-t-elle d'un air triomphant, c'est là que je vous attendais. Pauvre chère Athénaïs!... Mais elle a été élevée, elle a grandi dans l'espérance d'être un jour duchesse ou marquise. Voyez-vous un peu l'effet qu'aurait produit dans cette affaire la maman Bâcherot?... un véritable épouvantail à maris! J'ai donc voulu disparaître, et j'ai bien fait. On ne m'aurait jamais laissé partir... elle surtout... elle m'aimait tant! Il est vrai que je le lui rendais bien... le plus tendre de tous les amours, c'est peut-être celui des grand'mères! Oh! j'ai joliment pleuré, le jour de mon départ, ou plutôt de ma fuite... car personne n'en était prévenu, car ils ne l'ont appris que par une lettre dans laquelle je leur disais : « Jusqu'après le mariage rêvé par ma petite-fille, je me rends invisible! » Voilà la vraie vérité, monsieur... on doit des sacrifices à ceux qu'on aime! ..

Bonne mère François! toutes ces inventions l'avaient ranimée, elle était redevenue souriante et fière, au point qu'elle-même avait l'air d'y croire. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle m'eût convaincu. Je craignis de trop le lui laisser voir, et tout en me penchant de l'autre côté, sous prétexte de rattacher quelque chose aux harnais :

— Ainsi, demandai-je, c'est par pur dévouement, c'est parce que M^{lle} Athénaïs est demoiselle encore...

— Que je reste encore à Villerville, acheva-t-elle en s'empresant de prendre la balle au bond. Oui, monsieur... et c'est sans doute pour le même motif que mon fils a dû feindre de ne pas me reconnaître... Mais songez-y donc! Athénaïs approche de sa vingt-sixième année... dans ce moment peut-être elle touche enfin à son but. Aussi, voisin, j'exige de vous deux choses.

— Lesquelles, mère François?

— Premièrement, vous obtiendrez de M. Ernest qu'il ne se permette plus d'indiscrétion, et vous tairez tout ce qu'il a pu vous dire.

— Pour peu que vous puissiez en être contente, mère François... je vous promets cela, je vous le jure!

— Bien... merci... Mais ce n'est pas tout.

— Passons au deuxième article. Voyons, qu'est-ce?

Elle me regarda d'abord en silence. Puis, prenant ma main qu'elle serra dans les siennes :

— Ayez foi dans ce que je viens de vous affirmer et vous affirmez encore! dit-elle avec une attendrissante supplication dans la voix, dans le regard. Croyez que mon fils, que mes enfants ne m'ont jamais fait aucun mal, et sont dignes de toute votre estime!

Je promis, je jurai de croire tout ce qu'elle voulut, mais en ajoutant :

— Tant mieux pour M. le baron des Genets! La piété filiale rachète bien des choses. Sans elle, il n'est plus de pardon. C'est le plus sacré des commandements de Dieu, c'est le seul à côté duquel il ait mis une menace.

— Oui... oui... je ne l'oublie pas! balbutia la pauvre mère, qui, toute frissonnante et les yeux au ciel, se mit à prier Dieu.

Elle savait bien qu'on ne le trompe pas, lui!

X

Le lendemain matin, comme je me promenais sur la grève, j'entendis deux de nos braves pêcheurs qui se disaient en regardant au large, du côté de Trouville :

— Voilà là-bas une barque de plaisance qui pourrait bien avoir repentance de s'aventurer au large...

— Le fait est que ça n'est guère raisonnable... un jour comme aujourd'hui.

Étonné de ce pronostic de mauvais augure, j'en demandai l'explication :

— C'est la plus forte marée de l'année, me répondit l'un.

— Marée d'équinoxe! ajouta l'autre. Elle enjambera le galet... pour certain... et viendra peut-être bondir jusqu'au mitan de la falaise.

— Sans compter que ça monte si vite, ces marées-là! reprit le premier.

— Et sans vous crier : « Gare, que je passe! » renchérit encore le second.

— Cependant, observai-je, il me semble que le temps est superbe.

— Possible! mais il vente frais déjà du Nord et... quand reviendra le flot, vous verrez!

— Ainsi donc, vous ne vous hasarderiez pas à la pêche, vous autres?

— Assurément non... la preuve en est que toutes nos plates sont à l'abri dans le port d'Honfleur.

Effectivement le mouillage où s'attérit ordinairement la flottille villervillaise restait complètement désert; les deux ou trois canots de débarquement avaient été prudemment remisés au plus haut des criques.

— Quant à cette péniche-là, reprit le plus âgé des marins, c'est probablement des Parisiens qui la montent et quelques risque-tout de Trouville qui les conduisent. Ah! ça braverait le diable en personne pour gagner un écu!

— Dieu me pardonne! s'écria l'autre, on dirait qu'ils veulent aborder l'andret!

J'avais suivi la direction de leurs regards, examinant aussi l'embarcation taxée d'imprudence.

Sa forme était des plus coquettes. Un joyeux soleil faisait briller comme jais son noir bordage, et rendait blanche comme neige sa voilure gonflée par la brise. Elle portait une demi-douzaine environ de passagers, dont deux passagères abritées sous des ombrelles roses.

Ainsi que l'avaient prévu mes deux Villervillais, nous la vîmes bientôt s'approcher du rivage, et, comme la mer était en ce moment presque basse, échouer dans l'une des petites baies sablonneuses de la moulière.

Deux matelots, ou plutôt deux lamaneurs, en descendirent alors, et l'amarrèrent à quelque pointe du rocher. Ils aidèrent ensuite au débarquement de deux hommes, dont l'un portait la livrée, puis à celui des deux dames aux roses ombrelles.

La petite caravane parut se diriger précisément vers nous; les deux matelots marchaient en avant pour indiquer le chemin le plus sec; les deux passagères sautillaient de droite et de gauche afin d'éviter les flaques d'eau; le maître et le domestique formaient l'arrière-garde.

Mes Villervillais ne tardèrent pas à reconnaître les deux guides.

— Tiens! firent-ils avec une méprisante répulsion, c'est les Guérin...

— Qu'est-ce que ces Guérin?

— Les fils au vieux retraits de chez nous... deux mauvais gars qui se sont fait chasser du pays.

Au moment même où j'allais demander pourquoi, j'en fus dis-

trait tout à coup par une vive surprise. Moi aussi je reconnaissais quelqu'un: M. le baron des Genets!

C'était lui... c'était bien lui qui venait de débarquer sur notre plage. Ses deux compagnes devaient être sa femme et sa fille!... Quel intérêt, quelle nouvelle infamie les amenait?

Je me dissimulai de mon mieux derrière nos deux pêcheurs, et, tout en les retenant par je ne sais quelle histoire, j'observai de loin les arrivants.

Parvenus à une sorte d'îlot sablonneux, le baron et ses deux compagnes s'arrêtèrent pour se concerter entre eux, tandis que leur valet d'une part et, de l'autre, les frères Guérin se tenaient à distance respectueuse.

Une certaine animation se remarquait dans le groupe principal; la pantomime des trois personnages dont il était composé pouvait se traduire à peu près ainsi :

— Voici le moment de jouer votre rôle, disaient les deux femmes en indiquant le village. Voici votre chemin... allez vite!

— Au moins, venez avec moi, sollicitait le baron, en qui se devinait de la répugnance, de la honte, presque de la peur.

— Non! refusaient obstinément la baronne et sa fille Athénaïs. Non, monsieur... c'est convenu ainsi... Nous vous attendrons à l'endroit que vous savez bien... (Elles lui montraient le sentier qui mène au hameau de Criquebœuf.) De la fermeté, du courage... Allons, allons... faites vite! Nous le voulons!

Le fils de la mère François s'inclina enfin de l'air de quelqu'un qui se résigne, qui obéit, mais à contre-cœur, et, faisant signe aux Guérin de le précéder, il se dirigea à pas fiévreux vers la montée caillouteuse au sommet de laquelle on aperçoit les premières maisons du village.

Ce chemin l'obligeait à passer assez loin de moi. Mais il n'en fut pas ainsi des deux dames.

Précédées de leur domestique qui portait tout un attirail de paysagiste, elles ne tardèrent pas à s'offrir à mon regard. De plus, comme elles cheminaient assez lentement, avec une sorte de mystérieuse allure, j'eus tout le loisir de les examiner à mon aise.

M^{me} la baronne des Genets conservait des prétentions au titre de jolie femme. Mais les subterfuges de sa coiffure ne parvenaient plus à dissimuler la raréfaction de ses cheveux, autrefois blonds, et qui déjà prenaient une nuance douteuse. La teinture des cils et des sourcils attestait trop vigoureusement leur absence. Imaginez du verjus sucré, tel était l'effet de son regard.

Certaines rides sont respectables, aimables même, mais non point celles qu'une humeur acariâtre, ambitieuse et despotique, avait incrustées sur la presque totalité de ce visage dont on vantait hier la fraîcheur et qui se couperosait aujourd'hui, qui se marbrait de flétrissures étranges.

Les joues enfin se tourmentaient, et les ailes des narines, se relevant outre mesure, simulaient tout à l'entour de la bouche présomptueuse une sorte d'accent circonflexe sous lequel s'éteignait le sourire.

Quant au reste de sa personne, c'était une femme petite et grasse, mais d'un embonpoint mal situé. De plus, elle portait les corsets très-montants, très-longs, très-sanglés et très-raides, qui faisaient ressembler l'étoffe plus que tendue dont ils étaient recouverts au pourpoint de quelque bourgmestre flamand, à la cuirasse bien remplie d'un gros burgrave.

Néanmoins, comme elle était luxueusement parée, comme elle s'adjoignait dès le matin beaucoup de rouge et des dents plus belles que nature, ceux qui empruntaient de l'argent à son mari lui faisaient encore la cour.

Passons à M^{lle} Athénaïs.

(La suite au prochain numéro.)

Charles DESTIYS.

HISTOIRE D'UNE HYDROCRASE

Le Domaine à fait procéder, ces jours derniers, à la vente des objets trouvés sur la voie publique et non réclamés. On a vendu également les objets provenant du greffe de la cour d'appel; ceux-ci sont bien difficiles à classer: il y a tout ce qui se vole, depuis les pierres les plus précieuses jusqu'aux fausses turquoises des filles du demi-monde.

Cette vente m'a rappelé une bien triste histoire.

En 1857, un crime horrible fut commis aux environs de Versailles. Des malfaiteurs s'introduisirent la nuit dans le château de L..., et assassinèrent dans son lit la comtesse douairière de R... Elle se trouvait seule au château avec deux de ses petits-enfants, un grand garçon de seize ans qui, entendant crier son aïeule, vola à son secours et fut assassiné aussi, et une petite fille de huit ans qui ne dut la vie qu'à un sommeil profond.

Un détail horrible: la comtesse portait au doigt une magnifique bague qui longtemps avait été unique en France. C'était une hydrocrase.

On sait que l'hydrocrase est un diamant qui contient une goutte d'eau. Pour rendre cette goutte d'eau bien apparente, le joaillier qui l'avait montée avait entouré le diamant de saphirs carrés du bleu le plus foncé.

Cette bague avait été apportée de Russie par un prince Gagarine, qui l'avait donnée ou vendue à une grande dame de la cour de Louis XVI, et elle était devenue, peu après, la propriété de la mère de l'infortunée comtesse de R....

Les assassins, qui avaient coupé le doigt de la victime pour prendre la bague, ne furent pas découverts, et dans sa douleur la famille fit bien vite son deuil de la fameuse bague, mais on parlait souvent de ce bijou légendaire.

Il est des familles sur lesquelles la fatalité semble s'attacher: la petite dormeuse, qui avait si miraculeusement échappé au massacre, perdit son père et sa mère et demeura seule, orpheline et héritière d'un beau nom et d'une grande fortune.

Un conseil de famille la mit au couvent et s'empressa de la marier aussitôt qu'elle fut en âge.

Ajoutons que jamais union ne fut mieux assortie: le jeune homme était fils unique, riche, marquis, enfin tout ce que la belle orpheline pouvait rêver. Ce qui l'avait le plus charmée, la pauvre enfant, c'était de trouver une famille. La belle-mère lui parut un ange descendu du ciel pour la protéger.

Le jeune ménage allait de bonheur en bonheur, et, vers le milieu de l'été qui suivit le mariage, la jeune marquise mit au monde un splendide héritier qui, le jour de sa naissance, « pesait autant qu'un vieux lièvre », disait son grand-père ravi.

Pour comble de bonheur, Monseigneur, sans en avoir été prié, daigna annoncer qu'il baptiserait lui-même l'enfant dans la chapelle du château.

Ce n'est pas une mince affaire que de recevoir Monseigneur; on fit des préparatifs pendant quinze jours, et il se trouva que Monseigneur ne put venir au temps qu'il avait promis; on se consola en pensant que la jeune mère pourrait assister au baptême, et on recommença les préparatifs.

Enfin l'heureux jour arriva, tous les châteaux voisins furent conviés. La cérémonie fut magnifique; mais le déjeuner fut attristé par un douloureux événement: la jeune épouse s'étant levée de table pour aller caresser son bébé, que sa belle-mère tenait dans ses bras, pâlit tout à coup, chancela et s'évanouit. Elle venait d'apercevoir au doigt de sa belle-mère la bague de son aïeule.

On la transporta dans son lit où, pendant trois semaines, elle fut entre la vie et la mort; elle guérit enfin, mais sa profonde tristesse étonna et alarma surtout sa nouvelle famille.

A toutes les questions qu'on lui adressait, la pauvre enfant ne

répondait rien: enfin, un jour, elle prit son courage à deux mains et demanda à sa belle mère:

— Maman, pourquoi ne portez-vous plus votre belle bague?

— Quelle bague, mon enfant?

— Votre hydrocrase.

— Hydrocrase! qu'est-ce que c'est que cela?

— Mais un diamant dans lequel il y a une goutte d'eau.

— Mon enfant, je vous déclare que je ne sais ce que vous voulez dire.

Et la bonne dame pensa avec amertume que sa belle-fille devenait folle, car jamais, au grand jamais, elle n'avait entendu parler de diamants contenant de l'eau; elle savait bien qu'on disait un diamant d'une belle eau, comme on dit une perle d'un bel orient, mais c'était tout. La jeune femme n'osa plus interroger; mais elle devenait de plus en plus triste.

Un jour de réception, quand les convives furent partis, elle s'arma encore de courage et dit à sa belle-mère:

— Voici la bague dont je vous parlais. Tenez, regardez ainsi, vous verrez la goutte.

— Mais, c'est ma foi vrai; vous connaissiez ce bijou?

— J'en avais vu un semblable. Oserai-je vous demander de qui vous tenez celui-ci?

— Ma foi, c'est mon mari qui me l'a donné, et je ne sais pas pourquoi il n'a jamais voulu me dire le prix qu'il l'avait payé et où il l'avait acheté.

La jeune femme pâlit si affreusement que sa belle-mère s'en aperçut.

— Vous connaissez cette bague! s'écria-t-elle; je me rappelle que déjà elle vous avait produit une fâcheuse impression. Parlez, parlez, chère enfant; ne suis-je pas deux fois votre mère?

— Madame, dit la pauvre enfant, pardonnez-moi; mais vous savez le drame du château de L...?

— Sans doute.

— Vous savez que ma pauvre grand-mère, la comtesse de R..., fut assassinée?

— Pendant que vous dormiez, pauvre ange!

— Les assassins ne se contentèrent pas de la tuer, ils lui coupèrent un doigt.

— Seigneur Dieu! les misérables! mais pourquoi?

— Pour lui prendre sa bague.

— Ah! c'est horrible, c'est horrible!

— Et cette bague...

— Achevez.

— C'est celle-ci, la voilà; je la reconnaitrais entre mille, quand bien même elle ne serait pas unique.

La marquise émue sonna et ordonna de chercher son mari.

Le marquis entra en souriant cinq minutes après.

— Monsieur, une question, je vous prie, mais grave et sérieuse; où avez-vous acheté cela?

— Mais, fit le marquis en souriant, je vous ai dit que j'avais des raisons pour que vous l'ignoriez...

— Mon ami, ne plaisantons pas, je vous supplie à genoux de répondre à ma demande.

Le marquis hésitait et paraissait fort mal à l'aise; les deux femmes palpitaient, et devant cette obstination mille idées étranges traversaient leur cerveau; enfin le marquis prit son parti.

— J'ai acheté cette bague à la vente du greffe de la cour d'appel; vilaine vente! Je voulais vous cacher cette particularité, craignant que vous ne voulussiez pas porter ce bijou qui est sans pareil; c'est une hydrocrase admirable, on n'en connaît que trois en Europe: celle de l'empereur de Russie, celle de la princesse Mouravieff, et une autre qui a disparu. Je vous dirai où.

— C'est celle-ci, dit la marquise, en la passant au doigt de sa bru; tenez, mon enfant, Dieu vous la rend.

JULES NORIAC.



L. N. 103.

Description de la gravure dans le texte.

DG. N° 694.

NOUVEAUX MODÈLES DE COSTUMES ET CONFECTIONS POUR LA SAISON D'HIVER. — 1 et 3. Paletot *Duchesse* en velours noir, de forme demi-ajustée, longue et droite devant, courte et cintrée derrière. Des cordons placés aux coutures de côté resserrent en dessous les deux devants. Une riche passementerie à jour orne le paletot depuis les épaules, suivant tous les bords jusque derrière, avec deux rangs de franges pour le bas; cette même garniture orne les côtés du dos, dessinant une basque au-dessous de la taille, avec deux rangs de franges pour terminer. La manche, genre paletot d'homme, est garnie en biais d'une passementerie et d'un nœud de ruban. — Jupou de cachemire gris ardoise, entouré devant d'un volant plissé qui surmonte un dentelé de même étoffe. Le tablier se termine en dents semblables qui reposent sur les précédentes. Par derrière, le jupon est monté avec un pli bulgare, lequel est entouré dans le bas par une écharpe de faille assortie nouée au milieu. — Chapeau (spécial à la première figurine) en velours noir; fond mou et passe inclinée devant à la Marie-Stuart. Plume noire et plume grise croisées au sommet; bandeau de plumes grises sous la passe et brides de velours nouées sur le côté.

2 et 5. Veston *Hussard* en matelassé de laine gris, de forme presque ajustée à la taille. Un galon mohair et chenille suit à plat tous les bords du vêtement, y compris le bas des manches, avec une bande de renard doré. Les devants de la veste sont, en outre, garnis de fourragères en chenille tressée, fixées à chaque extrémité par un bouton. Une longue plaque en chenille, simulant une feuille pointue, orne le dos dans toute sa longueur, ainsi que le dessus des manches depuis l'épaule, où elle est attachée par le bouton de la fourragère. Les côtés sont ornés dans le bas par des fourragères disposées comme les précédentes. — Jupou et tunique en armure de laine vert bouteille. Le bas du jupon est terminé par un volant plissé dont la tête est formée d'un galon assorti; deux galons pareils le surmontent par derrière. La tunique forme devant deux tabliers, terminés l'un et l'autre par un plissé et garnis au milieu de trois rangs de petits boutons bouls. Ces deux tabliers se réunissent derrière sous un petit pouff. — Chapeau de feutre gros vert, genre capote (spécial à la fig. 2). Sous la passe, une guirlande de feuillage bronzé; dessus, une draperie de velours cachant le pied d'une longue plume amazone.

3. Même costume que celui de la fig. n° 4. — Chapeau à fond mou, en velours épinglé gris ardoise, et passe diadème en velours caroubier sombre. Une blonde anglaise forme tour de tête près des cheveux; une touffe de chrysanthèmes orne le côté. Plume caroubier ombrée partant du bandeau pour retomber sur le fond du chapeau; nœud de ruban assorti dans le bas.

4 et 6. *Dolman-visite* en velours noir. Dos presque ajusté et devants flottants. La manche est ouverte au bas et sur le bras, s'avancant vers la main comme la manche de *visite*. Un galon mohair souple et quadrillé orne tous les bords du vêtement, manches comprises, avec une bande de castor argenté. Le même galon forme deux lignes sur le dos, en partant des épaules, pour se réunir à la taille et s'écartier encore. Des brandebourgs semblent relier les bords du galon à des boutons placés sur le velours devant, derrière et sur les bras. — Jupou et tunique en sergé bleu marine. Le jupon à traîne est entouré d'un volant plissé. La tunique, ornée d'une frange grelot à tête grillée, est drapée en plis égaux fixés par des boutons sur le côté du jupon; elle tourne ensuite en drapés pour se perdre dans les plis de la traîne; nœud de ruban sur le côté. — Chapeau de feutre bleu marine (spécial à la fig. 4), à fond légèrement pointu et passe auréole; celle-ci est recouverte de velours bleu et garnie d'un bandeau de satin bleu, formant une boucle qui passe sur le bord. Coques de satin appuyées contre la calotte et plume en aigrette sur le côté.

5. Même costume que celui de la fig. 2. — Chapeau de castor blanc; à fond pointu; une large bande de velours vert bouteille entoure la calotte, formant un nœud sur le devant. Touffe de plumes assorties dans le bas derrière. Sous la passe, un bandeau de velours vert bouteille traversé par une épée d'acier.

6. Même costume que celui de la fig. 4. — Chapeau de velours gros bleu, à fond mou et passe plissée sur le bord. Une bande de velours bordée de faille crème entoure la calotte, formant un nœud derrière. Guirlande de clochettes bleues et blanches, en velours, retombant du sommet du chapeau sur le fond et très-bas.

Description de la gravure coloriée n° 1370.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en vigogne grise. — Jupou à traîne, plissé à la religieuse, avec des plis tout plats. — Polonaise de forme princesse devant, ouverte derrière depuis la taille, en formant sur les deux bords un revers dentelé, fixé par une ligne de boutons marron. Un double pli creux, de même étoffe, doublé de soie marron, est formé sur le côté droit de la polonaise, avec laquelle il se confond; sa tête se cache sous un motif de passementerie à glands. Sur ce pli viennent se rabattre et se boutonner deux larges pattes prises dans le vêtement; le bas du pli s'évase en formant un soufflet à plis échelonnés. Des plissés terminent le bas des manches, avec une garniture de boutons marron et de passementerie. Un col marin orne le haut du corsage. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours ou de peluche marron, à fond mou, entouré d'une guirlande de feuillage et de fleurs mignonnes de teintes sombres. Brides en ruban de satin assorti.

2. Costume en faille et drap bleu marine. — Jupou rez-terre, entouré d'un volant plissé de 15 centimètres au milieu devant et de 50 centimètres derrière. Le tablier de la jupe est recouvert de draperies à plis remontants fixés de côté. — Tunique en drap, ouverte avec grand écart devant, plissée et drapée derrière sous un nœud de velours; une frange noire grillée orne tous les bords. — Basquine en drap, à dos de cuirasse et côtés allongés en pointe; le devant est croisé et garni de deux rangs de boutons. Large col de velours, bordé de fourrure dans le haut, et bandes de fourrure tout autour du vêtement. Les côtés sont remplis par les revers de la poche, qui se croisent en bas et dont les bords sont recouverts de velours et garnis de boutons. Au bas de la manche, assez étroite, se retrouve le même genre de revers. — Lingerie plate en toile et cravate rouge. — Chapeau de feutre à fond pointu. Passe relevée haut sur le côté et doublée de velours noir; un ruban de surah rouge recouvre la partie relevée, puis tourne autour de la calotte avec une guirlande de feuillage en velours. — Manchon de fourrure assortie à celle du costume.

Description de la gravure coloriée n° 1371 D.

Substituée à la gravure n° 1370, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Chapeau *Japonais*, en feutre noir. — La passe et le fond sont tout unis; le bord, ondulé derrière, s'incline devant sur le front. Foulard bleu chiffonné sur le haut du chapeau et noué de côté, avec boucle d'argent pour fixer le nœud. Une tête d'oiseau, de ton bleu verdâtre, soutient une plume noire et une aigrette bleue, qui s'échappent du foulard au sommet.

2. Chapeau *Cardinal*, en feutre gris. — Calotte ronde et passe évasée. Le bord de la passe est bordé d'un velours rouge. — Le tour de tête se compose d'une draperie de même velours; il est terminé derrière par deux lignes de coques que réunit un nœud à bouts flottants. Une plume amazone noire, pointillée de rouge, entoure tout le côté de la calotte jusque derrière; une autre plume noire part du même point pour couvrir la calotte. Enfin une bande de velours rouge, posée à plat, entoure la calotte et vient dissimuler par un nœud le pied de ces plumes.

3. Chapeau de cérémonie. — Fond mou en satin lilas, resserré dans le bas derrière par une boucle-agrafe en or, d'où retombe un large bout frangé. Passe diadème en velours assorti, bordée d'une torsade d'or. Torsade et nœud en satin formant le bandeau, avec roses sur le côté. Une plume grise, partant de ce point, vient retomber sur le fond du chapeau.

4. Fichu de théâtre ou de diner. — Ce fichu est composé d'un petit châle en crêpe de Chine rose dont la pointe est supprimée. La moitié du fichu est recouverte par en bas d'un fond de dentelle blanche avec volant de dentelle assortie sur le bord. Le milieu est coulissé derrière sur trois lignes rapprochées, à partir desquelles on forme trois plis remontants, fixés par des points à l'intérieur. Les deux extrémités du fichu se nouent négligemment devant avec des branches de roses thé.

5. Col droit à coins brisés et poignets de manchettes, le tout en toile bordée de batiste bleue à broderies plus foncées sur les angles.

6. Modèle de poche élégante pour toilette claire. — Le dessous de la poche est en soie bleue, avec ruche dépassant le bord. La partie de dessus est en cachemire blanc des Indes, bordé en haut et au milieu d'un rouleauté bleu, avec deux lignes de petits boutons bleus; une frange bleue termine le bas. Nœuds de ruban bleu fixant sur les angles de la poche les montants en ruban qui vont la suspendre à la taille sous un nœud.

Description de la figurine colorée L. N° 103.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE Czartoriska. — Jupon à courte traîne, en faille vert bleuté, garni devant d'un volant coulissé, haut de 15 centimètres, et derrière d'un volant de 30 centimètres. — Tunique princesse et paletot cuirasse en matelassé vert bleuté de teinte très-foncée. La tunique princesse est croisée devant, par conséquent agrafée sur le côté, avec une petite bande de marmotte sur les bords. Un des devants est plus long que l'autre ; il est mis au même niveau par des drapés formés dans le bas et qui se perdent sous les bords, lorsqu'on ferme la tunique. Une large bande de marmotte orne les bords inférieurs du vêtement. — Paletot-cuirasse, gracieux et nouveau modèle en ce genre, tout à fait collant. Les devants, très-cintrés, sont croisés et, ainsi qu'un des petits côtés, beaucoup plus longs que le dos et l'autre petit côté ; ceux-ci sont courts, ce qui donne au vêtement un aspect biaisé fort original. Une large bande de marmotte entoure les bords du paletot ; une plus petite bande en suit l'ouverture. Le grand col rabattu et le parement des manches sont en fourrure assortie. — Lingerie en broderie ruchée. — Chapeau de feutre pelucheux, à passe relevée et fond pointu peu prononcé. Une draperie de velours vert entoure la calotte ; deux plumes verdâtres ornent le côté du chapeau, remontant dessus pour tomber derrière. — Gants de Suède.

REVUE DES MAGASINS

La maison LEDOUX aîné et C^{ie} coupant maintenant ses baleines par machine, à la longueur des ressorts, on en trouve de grands assortiments dans toutes les bonnes maisons de mercerie et nouveautés. Un commerçant au courant des progrès de l'industrie ne saurait même avoir de baleines d'une autre provenance, puisque les baleines « Ledoux » sont réputées les meilleures.

Il est bien avantageux de pouvoir se procurer des baleines toutes coupées de longueur égale ; il y a à la fois économie de temps et de déchets.

Les baleines de la maison Ledoux aîné et C^{ie} sont reconnaissables non-seulement à leur poli, à leur netteté et à leur régularité, mais encore à la marque de fabrique de l'inventeur. Nos lectrices peuvent voir cette marque de fabrique reproduite sur une des pages de la couverture du journal : ce sera pour elles un moyen de reconnaître les baleines Ledoux, lorsqu'elles voudront en acheter. Nous ne saurions trop les engager à exiger cette marque de fabrique dans tous les magasins où elles iront : c'est un moyen bien simple d'éviter les imitations des baleines Ledoux, lesquelles sont toujours de qualité inférieure.

A propos du baleinage des robes, nous donnerons quelques indications qui nous semblent précieuses. Il faut d'abord choisir les baleines minces, parce qu'elles sont plus souples et suivent mieux l'impulsion du corps : le corsage alors se déforme moins. Ensuite il faut tenir la baleine plus courte que le ruban qui la contient, afin d'éviter de forcer les étoffes.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à la maison Ledoux et C^{ie} (9, rue Pierre Lescot, au coin de la rue Rambuteau.).

— Nous sommes maintenant en pleine « saison », comme disent les marchands, et les magasins de n'importe quelle spécialité sont en mesure de répondre à toutes les demandes qu'on pourrait leur adresser. La *Colonie des Indes*, comme ses confrères, a fait sa toilette d'hiver ; elle s'est mise en frais de coquetterie pour séduire le client, et elle y arrive infailliblement car, avec sa loyauté et ses aimables façons d'agir, on n'a garde de l'oublier : elle fait si bien tout ce qu'elle peut pour vous contenter !

Donc, il y a chez elle (114, rue de Rivoli) de très-beaux cachemires, véritable provenance des Indes, présentant un choix admirable sous le rapport des couleurs et de la finesse du tissu ; puis des foulards de cou et de poche, dans toutes les dispositions nouvelles et aux prix les plus avantageux. Les foulards sont livrés dans un joli carton estampillé aux armes de l'Inde avec le nom de la *Colonie des Indes*.

Il y a des foulards de toute sorte : d'abord le foulard de cou, qui comprend à lui seul tant de catégories et de genres ; puis de petits foulards pour les enfants, de plus grands pour les femmes, et les cache-nez pour les hommes ; des foulards fantaisistes aussi en vue de ces gentilles coiffures de chambre et d'appartement qu'une femme adroite chiffonne elle-même en un pouff avec un coquillé de dentelle torchon tout autour ; enfin, le foulard de poche, qui s'étend maintenant de la poche du priseur à la poche

de côté du jeune homme élégant et à la pochette de toutes les femmes qui savent s'habiller.

Nous donnerons prochainement quelques détails circonstanciés sur ces derniers foulards, que la *Colonie des Indes* entend traiter d'une façon très-particulière.

— C'est toujours pour nous une bonne fortune que de pouvoir renseigner sûrement nos lectrices sur une acquisition importante, celle d'une machine à coudre par exemple. Aussi n'hésitons-nous point à dire que personne n'éprouvera de regret en choisissant la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, pour laquelle on offre une garantie de cinq ans.

Cette excellente machine à coudre réunit toutes les qualités désirables pour remplir le but que se propose une mère de famille, une couturière, une lingère ; elle est apte à tous les genres de travaux. Son mécanisme est des plus perfectionnés, son maniement des plus simples et des plus doux, puisque une jeune enfant peut la faire marcher sans se fatiguer le moins du monde. C'est aussi une rapide *couseuse*, à point « double piqûre » et indé-cousable ; enfin, elle est *silencieuse* et ne salit pas l'ouvrage, ce qui est digne de remarque.

S'adresser à M. Henri SEELING, agent général de la C^{ie} pour la France : 70, boulevard Sébastopol, à Paris ; — 91, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon ; — 50, rue Saint-Ferréol, à Marseille ; — 106, rue Nationale, à Lille ; — 40, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen ; — 79, rue Notre-Dame, à Troyes ; — 41, Cours de l'Intendance, à Bordeaux.

CORRESPONDANCE

— M^{me} LOUISE B..., A BIENNE (SUISSE).

Pour vous procurer le velours en bande ou les effilés que vous désirez, et les avoir parfaitement assortis au vêtement qu'il s'agit de garnir, il vous suffira d'adresser un échantillon de l'étoffe, en indiquant ce que vous voulez, au magasin de la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin).

— M^{lle} ESTELLE L., AUX BATIGNOLLES.

Un chapeau de feutre gris, de forme *timbale* ou *tyrolien*, nous paraît la coiffure de jeune fille par excellence. Un large velours marron, noir ou bleu, fixé par un nœud et une boucle d'acier, suffit comme garniture.

— M^{me} A. C..., A NAPLES.

Devenant comme toujours la mode, nous avons déjà publié un modèle de costume breton il y a trois mois : vous pouvez le voir sur notre gravure colorée n° 1344 (1^{er} n° d'août). Du reste, nous en publierons un nouveau modèle dans le courant du mois.

— M^{me} M..., AUX PETITS-CARREAUX (TRELAZÉ).

Nous regrettons vivement de ne pouvoir déférer à votre désir : nous sommes obligés, en effet, de nous renfermer dans notre spécialité, le plus grand nombre de nos abonnées réclamant avant tout et exclusivement des modèles de costumes, chapeaux et lingerie.

SOMMAIRE DU 2^e N° DE NOVEMBRE 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — La liberté d'être jolie, par PAUL-ÉMILE. — Les lettres de Balzac, par M. Ch. DAVID. — Une lumière dans la nuit, par G. B.-F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *Histoire d'une hydrocrase*, par M. Jules NORIAC. — Correspondance. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure colorée n° 1370, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de promenade. — Gravure n° 1371 D. (substituée sur demande à la gravure n° 1370), dessin de M. E. THIRION : chapeaux et lingerie. — Figurine L. n° 103 (annexe spéciale de l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU : toilette *Czartoriska*.

Dans le texte : P. n° 338, dessin de M. J. ROCAULT : chapeau *Parisien*. — G. n° 679 D, dessin de M. E. THIRION : chapeaux, bonnets, détails de modes. — D G. n° 694, dessin de M. E. PRÉVAL : nouveaux modèles de costumes et confections pour la saison d'hiver.

ROUVENAT (✠) et **CH. LOURDEL**, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.